Ami du Clergé du 5 novembre 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de Prônes sur les Sacrements. — XXII. Devoirs qu'impose aux fidèles le sacrement de l'Ordre, 657.
Pour la fête de la Dédicace. — Il faut respecter et aimer nos églises, 659.
Petits prônes. — LII. *24e Dim. après la Pentecôte :* Les œuvres de miséricorde, 661. — LIII. *25e Dimanche :* La propagation du christianisme, 662.
Pour la fête de sainte Cécile. — La vierge, l'apôtre et la martyre, 664.
Pour une Adoration perpétuelle. — Le don de Dieu, 666.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXLIV. Le scrupule, 669.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XXII

DEVOIRS QU'IMPOSE AUX FIDÈLES LE SACREMENT DE L'ORDRE

Mes frères,

Les devoirs qui résultent du sacrement de l'Ordre incombent principalement à ceux qui l'ont reçu. Ces derniers, d'ailleurs, les connaissent. Durant leurs années de Séminaire ils s'en sont pénétrés ; souvent ils les méditent et demandent à Dieu la grâce de les bien remplir.

Certains, cependant, concernent les fidèles, par suite des relations qui les unissent aux prêtres. Ces devoirs, nous pouvons les classer en deux catégories : devoirs envers les *ministres du culte*, devoirs envers les *aspirants au sacerdoce*.

I

A ceux qui ont reçu le sacrement de l'Ordre, les fidèles doivent l'amour, le respect, l'obéissance et l'assistance.

« C'est moi qui par l'Evangile vous ai engendrés à Jésus-Christ » (I Cor., IV, 15), disait jadis S. Paul aux fidèles de son temps. Vos pasteurs peuvent vous en dire autant. Ce sont eux qui vous ont donné la vie de la grâce par le baptême, qui développent en vous cette vie par les sacrements et par leurs instructions, car, Notre-Seigneur nous l'a dit, « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ce sont eux qui vous dirigent dans la voie du salut. Ne devez-vous pas dès lors les aimer comme les pères et les pasteurs de vos âmes ?

Tous ces biens, ils vous les distribuent de la part de Jésus-Christ ; ils remplissent près de vous le rôle d'ambassadeurs envoyés par lui (I Cor., V, 20). En cette qualité, ils ont droit à votre respect, même si, par impossible, ils ne le méritaient pas personnellement. En les honorant, c'est Jésus-Christ lui-même que vous honorez. Sous l'ancienne Loi, déjà, l'écrivain sacré réclamait le respect pour les ministres du Temple : « Honorez Dieu de toute votre âme et révérez vos prêtres », lisons-nous dans l'Ecclésiastique (VII, 32). A plus forte raison devons-nous respecter les prêtres de la Loi nouvelle, dont la dignité et les pouvoirs l'emportent infiniment sur ceux des prêtres juifs. « Aussi, m. f., écrivait S. Paul aux fidèles de Thessalonique, nous vous supplions d'avoir de la considération pour ceux qui travaillent parmi vous, qui vous gouvernent selon le Seigneur et qui vous avertissent de votre devoir. » (I Thess., V, 12).

En troisième lieu, vous devez obéir à ceux qui, ayant reçu le sacrement de l'Ordre, ont la charge de vos âmes. Jésus-Christ nous parle par leur bouche, en sorte que, comme il le dit lui-même, quand nous les écoutons c'est lui que nous écoutons, quand nous méprisons leurs conseils ou leurs ordres, c'est lui que nous méprisons, à lui que nous désobéissons. (Luc, X, 16). « Obéissez donc, dit le même apôtre S. Paul, obéissez donc à ceux qui sont établis pour vous gouverner et soyez-leur soumis, car ce sont eux qui veillent comme devant rendre compte de vos âmes. » (Hebr., XIII, 17).

Enfin, vous devez assister ceux qui ont reçu le sacrement de l'Ordre et qui vous consacrent leur vie. « Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels ? » écrivait l'Apôtre des Nations aux fidèles de Corinthe. (I Cor., IX, 7).

Aujourd'hui que l'Eglise de France a été dépouillée de tous les biens dont l'avait dotée la piété des fidèles, que l'Etat a renié l'engagement pris par lui de verser une indemnité aux ministres du culte en compensation des biens qui avaient été ravis par la Révolution, ce devoir d'assister le clergé par le Denier du culte s'impose plus que jamais. Ce n'est pas seulement un devoir de charité, ce n'est pas une aumône que vous faites à vos pasteurs en versant cette offrande, c'est d'un devoir de justice que vous vous acquittez, c'est une dette que vous payez, c'est une restitution que vous accomplissez, puisque vous rétribuez ainsi un service public dont vous bénéficiez et réparez une confiscation commise en votre nom.

Mais je n'insiste pas, m. f., d'abord parce qu'il m'en coûte de paraître prêcher dans des vues intéressées et surtout parce que tous vous comprenez votre devoir sur ce point. Je n'ai qu'à me féliciter de votre attachement, de vos égards et de votre docilité ; je n'ai qu'à me louer de votre générosité envers le Denier du culte. C'est tout à votre honneur et à celui de la paroisse ; cela ne peut qu'attirer sur vous les bénédictions de Dieu qui a dit : « Honorez votre père et votre mère, afin que vous soyez heureux et viviez longtemps sur la terre. » (Eph., VI, 2).

II

Nous venons de voir les devoirs des fidèles envers ceux qui ont reçu le sacrement de l'Ordre.

Hélas ! qu'ils sont peu nombreux, ceux-là, aujourd'hui ! L'âge et le poids d'un ministère toujours plus chargé les rend plus rares tous les jours et tous les jours deviennent plus nombreuses les paroisses sans prêtre. Aussi le sacrement de l'Ordre n'impose plus seulement, aujourd'hui, des devoirs envers ceux qui l'ont reçu, mais encore envers ceux qui sont appelés à le recevoir.

Il faut d'abord prier pour que ces appelés soient nombreux et qu'ils répondent fidèlement à la grâce de leur vocation. Nous le disions dans notre précédente instruction : c'est Dieu qui appelle à l'état ecclésiastique et au sacerdoce ; prions-le donc de faire entendre sa voix à de nombreux enfants, afin que nos Séminaires se repeuplent dans la mesure où les besoins du diocèse et ceux de l'Eglise le demandent. C'est ce que faisait Notre-Seigneur avant de choisir ses apôtres, c'est ce qu'il demandait à ses disciples de faire avec lui, quand, leur montrant les foules qui le suivaient, il leur disait : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. » (Math., IX, 37). Oui, redites souvent : « Mon Dieu, donnez-nous des prêtres pour que votre saint nom soit sanctifié dans notre paroisse, dans nos familles, dans notre pays ; donnez-nous des prêtres pour offrir chaque jour sur votre autel le saint sacrifice, pour nous absoudre de nos péchés, rendre la vie à nos âmes et la paix à nos cœurs. Donnez-nous des prêtres pour nourrir du pain de l'Eucharistie nos âmes fatiguées, pour que nous ayons le réconfort de vos divins sacrements pendant notre vie et surtout à la mort. »

Si Dieu, exauçant nos prières, appelle à son service quelqu'un de vos enfants, pères et mères, ne le lui refusez pas. Ne soyez pas de ces parents qui s'opposent de parti pris à la vocation de leurs enfants et multiplient les stratagèmes pour les en détourner. Selon eux, la situation du prêtre est trop modeste : ils oublient que la dignité du prêtre l'emporte sur toutes les dignités du monde. Le prêtre, il est vrai, n'a plus de situation officielle depuis la suppression du Concordat, mais de ce qu'il n'est plus considéré comme fonctionnaire, ce que du reste il n'a jamais été, en quoi sa situation est-elle diminuée, en quoi son prestige a-t-il baissé ? Ne reste-t-il pas toujours le chef de la paroisse comme le maire est le chef de la commune ? N'est-il pas toujours une des notabilités les plus marquantes et le plus en vue dans la localité ?

N'étant plus considérés comme fonctionnaires, les prêtres ne sont plus rétribués par l'Etat, ajoutez-vous, ils n'ont d'autres ressources que les offrandes des fidèles, ils sont condamnés à une vie pauvre. — Evidemment, ceux qui se feraient prêtres pour devenir riches et gagner beaucoup d'argent, se tromperaient et seraient profondément déçus. Toutefois jusqu'ici aucun prêtre n'est mort de faim. Dès le lendemain de la Séparation, la générosité des fidèles a su pourvoir à leurs besoins les plus pressants, et maintenant que l'Œuvre du Denier du Culte est entrée dans les mœurs, que d'autres Œuvres lui viennent en aide afin de procurer au clergé non seulement le pain de chaque jour, mais les moyens d'apostolat dont il a besoin, le jour n'est pas loin où le prêtre retrouvera, même sous le rapport matériel, la situation honorable qu'exigent sa dignité et son ministère sacré.

N'ayez donc aucune crainte, parents, sur l'avenir de vos enfants, si Dieu leur fait l'honneur de les appeler au service des autels. Ils ne deviendront sans doute jamais riches, ils ne laisseront pas à leurs neveux un opulent héritage, mais ils feront mieux pour eux. Par leurs prières ils attireront sur eux et toute leur parenté les bénédictions divines, par leurs exemples et leurs sages conseils ils les soutiendront dans le chemin de la vertu, par leur dignité ils seront l'honneur de toute leur famille.

III

Mais j'entends sur vos lèvres une dernière objection : « Les études ecclésiastiques sont longues et coûteuses ; nos ressources ne nous permettront jamais de faire face à pareille dépense. »

— L'Eglise le sait et y a pourvu. Si vous avez la générosité de lui donner votre enfant, vous aurez déjà beaucoup fait et si vous ne pouvez lui donner que cela, elle ne vous demandera pas davantage. Le reste, elle le sollicitera de la générosité des fidèles, et c'est ce qu'elle fait par l'Œuvre des Vocations sacerdotales, établie aujourd'hui en presque tous les diocèses.

Donner à cette Œuvre, m. f., n'est pas seulement un devoir de charité, c'est un devoir de convenance, presque un devoir de justice. Les élèves des collèges, des lycées, des écoles normales et de toutes les écoles publiques bénéficient, pour faire leurs études, de larges subventions de l'Etat, de bourses nombreuses. Nous y applaudissons, car l'Eglise, tout son passé en fait foi, fut la première à mettre gratuitement l'instruction à la portée de toutes les intelligences capables de l'acquérir. De tout temps ses écoles furent ouvertes aux pauvres comme aux riches, pour leur permettre d'accéder dans la société à une situation en rapport avec leurs capacités. Oui, l'Etat aide généreusement la plupart des étudiants qui fréquentent ses écoles et son intention, vous le savez, est, par l'Ecole unique, de les y accueillir gratuitement, de dédommager même par des allocations les parents qui y envoient leurs enfants et se priveront ainsi de leurs services. Il n'y a que les élèves du Sanctuaire qui se voient refuser ces subventions, ces bourses officielles, puisées cependant dans le budget alimenté par tous les contribuables. Et pourtant, ces élèves du Sanctuaire n'assureront-ils pas un jour un service public aussi bien, sinon plus, que l'instituteur, le magistrat, le médecin ou l'avocat, et cela sans l'espoir des riches traitements, des riches émoluments qui encouragent ceux-ci et les indemniseront de leurs frais d'études ? Pour qui travaillent ces jeunes lévites qui se préparent au sacerdoce dans nos Séminaires ? Pour vous tous. Dans le recueillement de ces saintes maisons, ils prient, ils étudient, ils se sanctifient et se préparent ainsi

à travailler un jour efficacement au salut de vos âmes.

Eh bien ! c'est un devoir pour tous les fidèles de suppléer à l'abstention de l'Etat et d'aider ces jeunes clercs à parvenir au sacerdoce qu'ils n'ambitionnent qu'afin de se dévouer au service de tous. Pendant douze ou quatorze ans, leurs parents ont fait des sacrifices pour les élever ; au moment où ils pourraient en attendre quelques services, ils les donnent à Dieu et à l'Eglise ; peut-on leur demander davantage, surtout si leur situation de fortune ne le leur permet pas ? Evidemment non. C'est à tous les fidèles de contribuer selon leurs moyens à la formation de ces jeunes lévites, puisque ce sont tous les fidèles qui bénéficieront de leur sacerdoce.

Donnez donc généreusement à l'Œuvre des Vocations sacerdotales. Donnez de l'argent si vous le pouvez ; faites des dons en nature si vous le préférez : toutes vos offrandes seront les bienvenues dans nos Séminaires, toutes surtout seront agréables à Dieu et vous vaudront ses bénédictions, car lui qui a dit : « Ce que vous faites aux moindres des miens, c'est à moi que vous le faites, » lui qui a promis que même un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense, ne rendra-t-il pas au centuple ce qu'on aura fait pour ses futurs ministres ?

Aussi bien, contribuer à l'éducation des futurs prêtres, c'est s'assurer une part dans leurs prières, dans toutes les messes qu'ils célébreront un jour, dans les sacrements qu'ils administreront, dans tout ce qu'ils feront, en un mot, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. En faut-il davantage, m. f., pour vous faire estimer cette belle Œuvre des Vocations et vous rendre généreux envers elle ?

Prions donc pour que Dieu suscite parmi nous de nombreuses vocations, nous en avons un si grand besoin ! Encourageons et aidons celles que nous rencontrons sur notre chemin, et nous mériterons ainsi d'avoir toujours un prêtre à notre disposition, d'en avoir un surtout à notre chevet pour nous aider à bien mourir et nous ouvrir le ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

IL FAUT RESPECTER ET AIMER NOS ÉGLISES

Mes frères,

Chacune de nos solennités a son objet propre. Tantôt c'est un dogme de notre foi que nous célébrons, tantôt c'est un mystère de la vie de Notre-Seigneur, une prérogative de la T. S. Vierge, ou bien encore le souvenir d'un Saint.

Aujourd'hui, c'est notre église que nous fêtons, c'est ce temple où nous sommes, ce sont ces murs bénis, ce sont ces pierres consacrées qui reçoivent nos hommages. Aussi, ce ne sont pas seulement les autels que nous avons ornés, c'est l'église tout entière ; un cierge brûle devant chaque pilier marqué de la croix, comme devant le Saint du jour, et ce soir, le prêtre passera devant chacun d'eux, l'encensoir à la main, leur offrant l'encens qui semblait réservé pour nos autels.

Comment se fait-il donc, m. f., que nous honorions ainsi d'un culte religieux les pierres, les matériaux vulgaires dont est construit cet édifice ? Cherchons-le, et Dieu veuille qu'après l'avoir trouvé nous concevions pour notre église un plus grand respect et un plus grand amour.

I

Lorsqu'il y a trente ans cette église fut achevée, grâce à votre généreux concours à tous, — beaucoup d'entre vous s'en souviennent encore, sans doute, — le Pontife qui présidait alors aux destinées de notre diocèse vint procéder à sa consécration. Par trois fois il en fit le tour au chant des hymnes sacrées, répandant l'eau bénite sur ses murs à l'extérieur et à l'intérieur. Puis, armé du bâton pastoral, il fit au démon des sommations répétées. Il s'agissait en effet de faire de cette demeure une maison de prière, un sanctuaire au Dieu trois fois saint ; or pour atteindre ce résultat, il fallait tout d'abord en expulser le démon et le soustraire à l'empire que depuis le péché originel il possède sur toutes choses. Il fallait le forcer en quelque sorte, par la vertu de la croix, à sortir de ces lieux. Cela fait, le Pontife prit de l'huile sainte, il la répandit sur ces piliers et ensuite sur ces autels. A partir de ce moment, cette église cessait d'être une maison profane pour être exclusivement réservée au service de Dieu, le Pontife venait d'en faire la consécration, la dédicace.

Notre église est consacrée, premier motif de la vénérer et de la respecter. Nous entourons d'un culte religieux tout ce qui sert au saint sacrifice. Aucune main profane n'ose toucher aux linges sacrés sanctifiés par les bénédictions du prêtre et surtout par le contact de la sainte Hostie. Pas plus qu'il n'était permis de toucher à l'Arche sainte, il n'est permis aux simples fidèles de toucher au calice où chaque matin coule le sang de Notre-Seigneur, au ciboire qui renferme son corps adorable. Nous respectons le religieux, la religieuse, le prêtre, parce que prosternés sur le parvis du sanctuaire ils ont été séparés du monde et consacrés à Dieu. Or, m. f., notre église est sainte et sacrée aux mêmes titres ; aux mêmes titres donc elle mérite aussi notre vénération.

II

Mais, dites-moi, pourquoi donc l'a-t-on sanctifiée et consacrée de la sorte et avec tant de solennité ? Pourquoi l'intervention du Pontife, pourquoi ces bénédictions, cette huile sainte répandue sur ses murs ?

Les protestants ont leurs temples, eux aussi, les Juifs leurs synagogues, les musulmans leurs mosquées, les adorateurs de Bouddha leurs pagodes, les païens leurs lieux de prières. Car il y a des temples partout et toujours il y en a eu. Il n'est pas de peuple si barbare ni si sauvage qui n'ait eu et qui n'ait encore ses temples et ses autels. Parfois ce

temple n'a d'autre voûte que l'épaisse frondaison d'un chêne au fond d'une sombre forêt, d'autre autel que le granit d'un dolmen ; peu importe, ils existent, et leur existence proclame la croyance universelle et instinctive de tous les peuples en Dieu.

Or, ni les païens, ni les juifs, ni les protestants ne mettent tant de solennité dans l'inauguration de leurs maisons de prières. Pourquoi donc cela ?

Ah ! c'est qu'entre leurs temples et nos églises catholiques il y a une différence immense. Leur temple à eux est nu, froid, vide ; rien de vivant n'y réside, personne n'y habite ; ils y viennent prier, mais Celui à qui ils adressent leurs prières n'est pas là. Ils sont obligés de lever les yeux au ciel pour l'y chercher et l'y trouver. Les païens ont dans leurs temples leurs idoles de pierre ou de bois qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas ; les musulmans y ont leur Coran, les juifs leur Thorah ou livre de la Loi, les protestants leur Bible, mais aucun n'y possède la divinité réellement, substantiellement présente. Leurs temples peuvent être des oratoires, des maisons de prières, mais nous sommes les seuls, nous autres catholiques, dont les églises sont à la lettre « la maison de Dieu. » Aussi réellement qu'au ciel et que dans les bourgades de Galilée où il prêchait, aussi puissant qu'au dernier jour quand il apparaîtra dans sa gloire pour juger les vivants et les morts, Notre-Seigneur est ici, dans ce temple où nous sommes réunis, dans ce tabernacle dont vous apercevez la porte d'or. Voilà pourquoi ce lieu a été consacré, comme d'ailleurs tout ce qui touche ici-bas à la divinité, comme tout ce qui est en rapport, en contact immédiat avec elle.

Si cette église est un lieu saint et sacré, si elle est la maison de Dieu, vous devinez quelle raison nouvelle et urgente c'est pour nous de la respecter. « *Pavete ad sanctuarium meum.* Tremblez quand vous entrez dans mon sanctuaire » (Lévit., XXVI, 2), recommandait jadis Jéhovah aux Juifs. Une crainte respectueuse, voilà le sentiment qui doit nous envahir, nous aussi, quand nous franchissons le seuil de nos églises et que nous apercevons la lampe du sanctuaire toujours vivante comme le Dieu dont elle rappelle la présence, scintillante et comme tremblante devant le Tout-Puissant où elle veille et tient notre place.

III

Mais ce n'est pas assez de respecter notre église, il faut l'aimer.

Est-ce que nous n'aimons pas la maison où nous sommes nés et où nous avons grandi ? Ce foyer domestique, cette maison paternelle renferme pour nous tant de souvenirs ! C'est là que nos bons parents nous ont entourés de soins et d'affection, c'est sous son toit que nous leur avons fermé les yeux ; tout nous y parle encore d'eux et nous rappelle leur mémoire. C'est là que sont nés vos enfants et que vous espérez bien exhaler vous-mêmes votre dernier soupir entre les bras des vôtres... Ah ! le foyer domestique où les générations se succèdent ininterrompues, quelle belle et douce chose et qu'il est regrettable qu'on lui reste si peu fidèle aujourd'hui !

Eh bien, m. f., notre église est tout cela pour nous. Riches ou pauvres, à l'église nous sommes chez nous, puisque nous sommes dans la maison de Dieu notre Père à tous. C'est là que nous sommes nés, nés à la vie de la grâce sur les Fonts et devenus les enfants de Dieu par le baptême ; c'est dans cette église, là, sur les bancs du catéchisme, que nous avons été instruits des vérités de la religion et qu'on a façonné nos jeunes âmes à la vertu. C'est à cette Table sainte que Notre-Seigneur nous a nourris de son corps et de son sang. C'est au pied des autels que vous avez échangé vos serments, époux chrétiens, et que vous êtes venus demander la bénédiction de Dieu pour le foyer que vous alliez fonder. C'est ici enfin que vous avez apporté la dépouille mortelle de vos parents avant de la confier à la terre. En voyant les honneurs dont la religion l'a entourée, en entendant les prières dont elle a béni leur dernier sommeil, vos larmes ont coulé moins amères, votre deuil en fut adouci et consolé. Votre église, m. f., mais elle est intimement mêlée à votre vie ; que dis-je ? elle embrasse votre vie tout entière : comme c'est elle qui a reçu votre première visite à votre entrée en ce monde, c'est elle aussi qui recevra votre dernière visite avant que vous descendiez dans la tombe.

Aimons donc notre église. Aimons à venir y prier, aimons à y assister aux offices, redisons comme le psalmiste : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum, concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.* Qu'ils sont aimés, grand Dieu, vos tabernacles, qu'ils sont aimés et chéris de mon cœur ! » (Ps. LXXXIII, 2). Cet amour sera pour nous le gage du salut. Comme nous le chantons en ce jour, l'église est la porte du ciel : « *Domus Dei et porta cœli.* » A l'église, nous sommes déjà en paradis, puisque nous sommes déjà avec le bon Dieu et ses Saints. Voyez de toutes parts les Saints dont les images se dressent comme pour former la cour du divin Roi du Tabernacle ! Partout, sur les autels et dans les verrières, ils resplendissent dans la lumière de la gloire.

Au jour de son baptême, Clovis pénétrait dans l'église St-Martin, le baptistère de Reims. La voyant toute jonchée de fleurs, toute resplendissante de lumières, toute embaumée du parfum de l'encens, ravi par le concert des hymnes sacrées : « Mon Père, dit-il à S. Remi qui le conduisait par la main, est-ce là le Royaume de Jésus, est-ce là le Paradis que vous m'avez promis ? » — « Non, mon fils, lui répondit le Saint, ce n'en est encore que le vestibule. » Ayant mis notre bonheur à fréquenter l'église ici-bas, puissions-nous parvenir à la Jérusalem céleste et y jouir un jour de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

LII

24e Dimanche après la Pentecôte

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE

Comme aux premiers chrétiens, la vertu que S. Paul nous recommande dans l'épître de ce jour, c'est la miséricorde, cette vertu qui fait que nous nous associons du fond du cœur aux misères et aux douleurs d'autrui, qui nous porte à compatir à ses misères, qui nous excite surtout à les soulager, à les diminuer et, s'il est possible, à les guérir.

Qu'elle soit donc l'objet de nos réflexions pieuses, et voyons-en l'importance pour un chrétien, en même temps que la manière dont elle doit s'exercer.

I

Remarquez d'abord, m. f., l'extrême énergie des termes dont se sert l'Apôtre pour nous recommander la miséricorde : « Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde. » Vous savez ce qu'est le vêtement. Rien ne nous touche de plus près ; il fait pour ainsi dire un avec nous ; il donne à chaque personne sa physionomie, son allure, sa note distinctive, malgré la ressemblance cependant assez grande que donne à tous les individus d'une même époque, d'un même pays, l'uniformité du costume, ou la mode. Le vêtement, de plus, nous couvre tout entiers, des pieds à la tête, de sorte que tous nos membres sont préservés des intempéries des saisons, des ardeurs du soleil comme des frimas de l'hiver.

Ainsi la miséricorde. Elle doit, en quelque sorte, faire partie de nous-mêmes ; elle doit être une des marques distinctives du chrétien ; elle doit envelopper tous ses actes, c'est-à-dire que tout en lui doit respirer la miséricorde et que tous ceux qui l'approchent ayant besoin de compassion doivent éprouver sa bienfaisante sympathie.

L'Apôtre nous parle d'entrailles : *viscera*. Ne vous arrêtez pas au sens grossier de cette expression ; elle est du domaine de l'histoire naturelle. Mais plutôt pesez-en la valeur au sens noble et figuré. Cela veut dire que le chrétien doit non pas se contenter de paraître miséricordieux, mais surtout qu'il doit en avoir les sentiments au plus profond de son cœur. Il faut que son âme soit pleine de charité pour son prochain, que ses entrailles, pour parler comme S. Paul, soient vraiment déchirées de compassion et de douleur à la vue des misères soit physiques soit morales de ses frères. Car alors il n'y a pas de doute qu'il ne se dévoue totalement à leur soulagement.

Quand les mères voient leurs enfants souffrir, quand elles les sentent malheureux, quand elles aperçoivent l'affliction ou la mort planer sur ces têtes chéries, oh ! alors leurs entrailles se déchirent. C'est comme si elles étaient elles-mêmes les victimes de la souffrance, de la misère, de l'affliction et de la mort. Ainsi doivent être les chrétiens. Ne formant qu'un cœur et qu'une âme avec leurs frères, s'ils ont pleinement la charité du Christ, ils doivent chérir ces frères et les secourir comme une mère ses enfants.

Ne soyez pas étonnés de ce langage de S. Paul, ainsi que de son caractère vif et pressant. C'est qu'en effet la miséricorde pour le prochain, la compassion pour le pauvre et le malheureux est la caractéristique du christianisme. Jésus - Christ a inauguré son ministère, vous le savez, en guérissant les malades, en faisant marcher les boiteux et les paralytiques, en rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, en un mot en soulageant les misères des hommes, des petits et des humbles, surtout en se dévouant aux pauvres et en les consolant.

Les premiers disciples n'oubliaient pas ses exemples, et ce fut là surtout ce qui frappait les païens dans la nouvelle religion et provoquait tant de conversions parmi les gens de la basse condition, les indigents et les affligés.

Depuis ces temps lointains, cette vertu de miséricorde n'a fait que donner des fruits de jour en jour plus abondants. Et, on peut le dire sans exagération aucune, elle formerait une belle bibliothèque, la collection des livres où seraient racontés toutes les œuvres de l'Eglise et des chrétiens, toutes les institutions publiques, toutes les générosités, tous les dévouements privés connus et inconnus que, depuis dix-huit siècles, l'humanité souffrante a vus naître pour panser ses blessures, adoucir ses malheurs et sécher ses pleurs.

II

Soyons donc miséricordieux, m. f. Soyons-le en exerçant à l'égard de notre prochain ce que le catéchisme appelle les « œuvres de miséricorde. »

Une remarque importante est qu'il faut savoir assister son prochain et le secourir ; il faut y mettre de la délicatesse ; il faut songer à son âme en même temps qu'à son corps. Car, comme on l'a dit, le misérable corps souvent n'est pas seul à souffrir. Sous ses membres meurtris on peut entrevoir une âme non moins blessée et dans les gémissements de la douleur physique discerner les gémissements d'une douleur morale encore plus aiguë.

Il faut se rappeler, m. f., qu'il y a une assistance qui humilie les assistés et une autre qui les honore, et que celle-ci est recommandée autant que la première est à proscrire. Or l'assistance humilie quand elle prend l'homme par en bas, par les besoins terrestres seulement, quand elle ne prend garde qu'aux souffrances de la chair, aux cris de la faim et du froid, à ce qui fait pitié, à ce qu'on assiste jusque chez les bêtes. L'assistance humilie si elle n'a rien de réciproque, si vous mettez le pauvre dans la nécessité douloureuse pour un cœur bien fait de recevoir sans rendre.

Mais l'assistance honore quand elle prend l'homme par en haut, quand elle s'occupe premièrement de son âme, de tout ce qui l'affranchit de ses passions et d'une partie de ses besoins ; elle honore quand elle joint au pain qui nourrit la visite qui console,

le conseil qui éclaire, le serrement de main qui relève le courage abattu, quand elle traite le pauvre avec respect.

Agir de la sorte, m. f., c'est se ménager de douces consolations. « On peut payer, a-t-on dit, l'entrée des théâtres et des fêtes publiques, mais rien ne paiera jamais deux larmes de joie dans les yeux d'une pauvre mère, ni le serrement de main d'un ouvrier qu'on met en mesure d'attendre le retour du travail. »

Je sais bien que certains esprits font la guerre à l'aumône comme indigne de l'homme qui la reçoit, et source ou aliment de bien des vices. Ils n'ont peut-être pas tout à fait tort. Mais malheureusement les mauvais cœurs seront trop heureux de s'armer de telles paroles pour interdire leur porte aux affligés. Et puis, par une telle théorie, nous risquerions de rendre amer le verre d'eau que l'Evangile veut que nous donnions au pauvre. Nous versons le peu que nous avons d'huile dans ses blessures. N'y mettons pas le vinaigre et le fiel ! Il n'y a pas de plus grand crime que d'ôter au malheureux la reconnaissance, la dernière richesse qui lui reste, mais la plus grande de toutes, puisqu'il n'est rien qu'elle ne puisse payer.

* *

« Bienheureux les miséricordieux, a dit Notre-Seigneur, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » Ayons à cœur de mériter cette récompense. Si nous sommes plus favorisés des biens de la fortune, nous sommes peut-être bien pauvres au point de vue surnaturel. Le mauvais riche, après s'être nourri à une table somptueuse pendant sa vie, demandait comme une suprême faveur de recevoir une goutte d'eau de la main du mendiant qu'il avait jadis traité si dédaigneusement. Soyons plus avisés que lui et n'attendons pas qu'il soit trop tard pour comprendre combien l'égoïsme est une erreur. Alors ceux que nous aurons assistés ici-bas deviendront autant d'intercesseurs qui plaideront notre cause auprès de Dieu. Ainsi soit-il.

LIII

25e Dimanche après la Pentecôte

LA PROPAGATION DU CHRISTIANISME

Les deux paraboles que vous venez d'entendre offraient une grande utilité pour ceux à l'intention desquels elles étaient prononcées : d'une part elles enseignaient aux Juifs qu'ils ne devaient en aucune façon compter sur un règne messianique tels qu'ils se l'imaginaient, reposant sur la force des conquêtes et environné de gloire terrestre ; la société des fidèles serait humble à ses débuts. Mais, d'autre part, cette faiblesse apparente ne devait pas effrayer les disciples du Christ, car il y aurait dans l'Eglise future une telle puissance d'expansion que rien n'arrêterait son développement ; bientôt elle s'imposerait au monde, dont elle entreprendrait victorieusement la conquête. En considérant aujourd'hui la manière dont s'est réalisée cette prophétie, nous comprendrons mieux comment elle porte un cachet divin et nous nous sentirons plus fiers de lui appartenir.

I

Si quelque chose peut paraître négligeable à nos regards, c'est bien la petite graine que nous semons dans nos jardins. Ses dimensions sont infimes ; il est facile de la fouler aux pieds et les oiseaux du ciel, d'un coup de bec, l'auront bientôt fait disparaître. Même quand elle a été confiée à la terre, la petite tige qui en sort est sujette à bien des vicissitudes, provenant du terrain, de la température, des animaux et des hommes. Un rien peut l'anéantir.

Ainsi était l'Eglise catholique à son commencement, lorsque Notre-Seigneur évangélisait la Palestine. Son fondateur, complètement dépourvu de moyens humains parce qu'il avait constamment refusé d'y faire appel par ses miracles, fut vite vaincu par ses adversaires. Après quelques années seulement de propagande, il expirait sur une croix. En scellant son tombeau, les Juifs pouvaient croire qu'ils en avaient fini avec ce soi-disant prophète qui leur avait donné tant d'inquiétude.

En réalité, selon la prédiction du Christ, ils n'avaient fait que jeter en terre la semence. Celle-ci allait germer, mais quelle serait la faiblesse de ce jeune plant !

Tout lui faisait défaut. Les apôtres, recrutés principalement dans le bas peuple, étaient ignorants de la science religieuse. Ils ne possédaient ni argent, ni considération, ni courage, ni puissance matérielle. Quand ils avaient vu leur Maître arrêté, l'un d'eux avait donné, pour le défendre, un coup d'épée maladroit, puis, comme épouvanté par sa propre audace, il avait rejoint les autres dans une fuite éperdue. Voilà tout ce dont ils étaient capables, avec leurs seules forces naturelles. Vraiment, pouvait-on sérieusement voir en eux les conquérants d'un royaume nouveau ?

D'autant que la religion qu'il s'agissait de propager se heurterait certainement à bien des obstacles. Le sol où serait enfouie cette graine était ingrat. Rappelez-vous d'abord, m. f., l'histoire du peuple hébreu depuis ses origines jusqu'à la venue de Notre-Seigneur : combien de fois ses infidélités ne lui attirèrent-elles pas les anathèmes et les châtiments divins ! « Têtes dures, » ce reproche revient souvent dans la Sainte Ecriture, au point de devenir comme un trait caractéristique. On pouvait donc aisément prévoir que les Juifs ne seraient pas aisément convertis à l'Evangile.

S'il en était ainsi d'une nation qui pourtant adorait le vrai Dieu, à quoi ne devait-on pas s'attendre quand on aborderait le monde païen ! A ces gens corrompus et respectueux uniquement des forces matérielles, comment pourrait-on prêcher avec quelque chance de succès des vérités telles que la Trinité, l'Incarnation, le péché originel et surtout les abaissements d'un Dieu rédempteur ? Comment surtout leur faire accepter une morale qui impose le détachement des biens terrestres, la pureté, l'humilité, la douceur, l'amour de tous les hommes, même

des esclaves, alors si méprisés et qu'on relevait jusqu'à la hauteur de leurs maîtres ?

A ces difficultés inhérentes à la nature même du christianisme, s'en adjoignaient d'autres venant de l'extérieur. Le démon ne pouvait voir sans dépit sa domination lui échapper, de même que les mauvais instincts des hommes ne pouvaient souffrir de se voir contrecarrés. La persécution éclata donc sans retard.

Jérusalem en fut d'abord le théâtre. On interdit d'abord aux Apôtres, sous les peines les plus sévères, de continuer à prêcher. Vous savez comment S. Etienne mourut ensuite, lapidé par ses compatriotes. L'Apôtre S. Jacques, frère de S. Jean, ne tarda pas à être envoyé, lui aussi, au supplice. Bientôt les fidèles durent se disperser pour échapper à des ennemis acharnés à leur perte, comme nous le voyons par l'histoire de Saul qui, miraculeusement converti sur le chemin de Damas, devint dans la suite l'apôtre S. Paul.

Ce n'était là, toutefois, qu'un jeu d'enfant à côté de la tempête que les empereurs romains déchaînèrent contre les chrétiens. Néron inaugura, par l'exécution capitale de S. Pierre et de S. Paul, la série des mesures d'extermination qui devaient demeurer en vigueur près de trois siècles. Trois siècles, durant lesquels les Césars se flattèrent d'effacer de la terre toute trace de l'Eglise. Ils avaient la force, l'absence de tout scrupule, la cruauté ; les chrétiens n'avaient pour eux que leur faiblesse et la prière. Humainement parlant, la partie était-elle égale ? La frêle plante issue du Calvaire n'allait-elle pas être emportée par la bourrasque ?

II

Il n'en fut rien. Non seulement elle continua d'exister, mais elle ne cessa de se développer d'une manière qui tient du prodige : c'est qu'elle prenait sa racine aux sources mêmes de la vie, en celui qui se moque des complots des hommes, en Dieu.

Sans force armée, sans exciter la convoitise des voluptés terrestres, sans faire appel aux artifices de l'éloquence, par la seule puissance de la grâce, par sa seule vitalité, l'Eglise se propagea rapidement.

Dès la Pentecôte, nous voyons S. Pierre convertir par un seul discours trois mille, puis cinq mille hommes et chaque jour « croissait la multitude des hommes et des femmes qui croyaient en Notre-Seigneur. » (Act., v, 14). La persécution, en dispersant les fidèles, aida en même temps à la diffusion de l'Evangile. Environ vingt ans après l'Ascension, S. Pierre écrivait une épître qu'il adressait aux fidèles des cinq grandes provinces d'Asie Mineure ; S. Paul, à peu près dans le même temps, écrivait aux fidèles de Rome : « Votre foi est connue dans le monde entier » (Rom., I, 8) ; S. Jean, au début de son Apocalypse, s'adresse à sept évêques d'Asie. Nous pouvons en conclure que, du vivant même des Apôtres, les chrétiens étaient en très grand nombre.

Après leur mort, de nouveaux progrès ne cessèrent de se réaliser. S. Clément, second successeur de S. Pierre sur le siège épiscopal de Rome, parle de l'immense multitude des martyrs. S. Justin, au milieu du IIe siècle, déclare que dans toutes les nations, civilisées et barbares, on adresse des prières et des actions de grâces à Dieu par N.-S. Jésus-Christ. On connaît aussi le mot fameux de Tertullien, au début du IIIe siècle, par conséquent en pleine période de persécution : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos cités, vos îles, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, votre palais impérial, votre sénat, votre place publique ; nous ne vous laissons que les temples. »

Et ne croyez pas que ce soient là des exagérations provenant de personnages qui prennent leurs désirs pour des réalités : les écrivains profanes, tels que Tacite, Pline le Jeune, Suétone, tiennent un langage analogue. Un incrédule moderne, après un examen attentif des faits, était contraint de conclure : « L'impression qu'eurent les Pères du quatrième siècle, un Arnobe, un Eusèbe, un Augustin, que leur foi s'est de génération en génération propagée avec une incompréhensible rapidité, est juste. » A cette date, en effet, l'Eglise avait moralement remporté la victoire sur le paganisme, et l'empereur Constantin ne ferait que s'adapter au nouvel état de choses quand, en 312, il arborerait la croix sur les enseignes romaines.

Il est inutile de vous dire, m. f., que l'Eglise catholique, depuis ce temps, n'a jamais abandonné sa tâche conquérante. Aujourd'hui elle compte des adeptes presque dans tous les peuples. Et plus que jamais ses missions chez les infidèles se développent. Sans cesse les Souverains Pontifes y envoient de nouveaux apôtres, venus de l'Europe chrétienne ou recrutés sur place. Elle est vraiment devenue le grand arbre dont les rameaux couvrent toute la terre.

Notre-Seigneur avait aussi caractérisé sa croissance en la comparant au levain qui provoque la fermentation de toute la pâte. C'est ce qui se réalisa. De même que le levain agit par sa vertu intérieure, sans qu'aucune intervention extérieure soit nécessaire, de même la foi chrétienne se propagea de proche en proche quand les fidèles entrèrent en contact avec les infidèles. Leurs enseignements, leurs miracles, leurs exemples, leur constance au milieu des tourments les plus affreux, par-dessus tout la grâce du St-Esprit, remuaient puissamment les cœurs. Les âmes droites admiraient une religion qui inspirait une si haute idée de Dieu, un amour si fraternel envers les hommes. On se prenait à désirer la possession d'un bonheur éternel tel que celui qu'on entendait décrire ; on avait hâte de purifier son âme des iniquités dont on la sentait chargée, et on demandait le baptême. Bientôt le païen d'hier se faisait apôtre auprès des membres de sa famille et auprès de ses amis. C'était la contagion du bien.

Toute la pâte fermente au contact du levain. Ainsi aucune couche sociale ne resta complètement réfractaire au catholicisme. Ce furent surtout les pauvres qui le reçurent, et avec raison, car ils étaient les plus dégagés des attaches terrestres et ils trou-

vaient en lui une doctrine qui les réhabilitait. Mais même parmi les grands il y eut des conversions : S. Paul pouvait en citer jusque dans le palais impérial. Les savants, les soldats, même durant les persécutions, furent gagnés à ce mouvement. Aujourd'hui, dans les pays chrétiens, toutes les classes de la société comptent des croyants : en France, l'élite donne, sous ce rapport, un magnifique exemple. S'il y a encore des contrées où l'Eglise n'a pas pénétré, c'est que les missionnaires, en raison de leur petit nombre, n'ont pu y aborder. Mais la parole de Notre-Seigneur ne saurait manquer de se réaliser : avant la fin du monde, l'Evangile sera prêché par toute la terre.

* *

Au début de l'Eglise, les oiseaux du ciel, en qui l'on peut voir les princes de la terre, voulaient la détruire. Depuis, ils ont compris que la sagesse leur commandait de s'abriter sous ses rameaux : nombreux ont été les rois qui ont courbé leur sceptre devant son autorité. Actuellement, devant les dangers qui menacent la civilisation, il est évident, aux yeux de tout homme de bonne foi, qu'il n'y a de sécurité pour les Etats que dans la mise en pratique des principes chrétiens.

On peut encore comparer les oiseaux du ciel aux saints. Ces derniers ne deviennent tels que s'ils appartiennent à l'Eglise. C'est là seulement qu'on trouve un abri tutélaire contre les ennemis de notre salut ; c'est là aussi que l'âme trouve la force nécessaire pour avancer vers la perfection. Les grands saints, ceux qui ont pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque et dont Dieu a reconnu le crédit par des miracles dus à leur intercession, ne se trouvent que dans l'Eglise catholique : aucune autre religion n'a pu en produire. Mais il faut dire aussi que tous les saints, même les plus humbles, c'est-à-dire ceux qui sont en état de grâce, appartiennent à l'Eglise, la plus grande partie à son corps, d'autres seulement à son âme. Hors d'elle, pas de salut, tel est l'adage consacré. Puisque nous avons le bonheur d'être ses membres par suite de notre baptême, tenons donc pour un devoir très important de lui demeurer fidèles. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre)

LA VIERGE, L'APÔTRE ET LA MARTYRE

Mes frères,

L'art chrétien représente sainte Cécile chantant les louanges de Dieu en s'accompagnant de la harpe. Les musiciens l'ont de ce fait choisie pour leur patronne et, en ce jour, chorales et fanfares célèbrent sa fête en faisant retentir les voûtes de nos églises de leurs harmonieux concerts. Que les demoiselles de notre chœur de chant, dont le précieux concours contribue tant à la solennité de nos offices, la prennent pour protectrice et pour modèle, elles aussi. A la fois vierge, apôtre et martyre, sainte Cécile est pour toutes les jeunes filles et même pour tous les chrétiens un magnifique modèle.

I

Elle naquit à Rome dans les premières années du IIIe siècle. Sa famille était des plus illustres et nombreux étaient parmi ses ancêtres les généraux et les consuls. Héritiers de leur fortune et de leur gloire, ses parents étaient riches et considérés ; ils occupaient dans le Transtévère, à l'endroit où fut depuis bâtie l'église Ste-Cécile, un des plus beaux palais de Rome. Mais, dans cette riche demeure ornée avec tout le faste d'alors, tapissée des trophées et des couronnes méritées par ses aïeux, Cécile, étrangère aux plaisirs du monde, pratiquait avec ferveur la religion chrétienne à laquelle elle avait le bonheur d'appartenir.

Qui l'avait initiée à cette sainte religion ? Peut-être une pieuse aïeule convertie par les successeurs du Prince des Apôtres, peut-être par une nourrice dévouée ou toute autre chrétienne désireuse de gagner des âmes à Jésus-Christ. En tout cas, ce n'était pas par ses parents, car ils étaient demeurés païens. Néanmoins, ces derniers ne contrarièrent en rien l'attachement de leur enfant pour une religion qui, sans doute, était encore prohibée et dont la pratique exposait au martyre, mais qui gagnait chaque jour l'estime des Romains et comptait des adeptes jusque dans le palais de l'empereur. Cécile, avec la permission de ses parents, pouvait assister aux réunions des chrétiens et dans les cryptes des catacombes célébrer l'anniversaire des martyrs.

Son bonheur était de lire le saint Evangile, et telle était son estime pour ce livre sacré, si grand était son désir de s'instruire de plus en plus de notre religion, qu'elle le portait habituellement suspendu à son cou et reposant sur son cœur : *Semper evangelium Christi gerebat in pectore.* Elle y puisa un profond amour pour Notre-Seigneur, au point que toute jeune elle fit vœu de n'appartenir jamais qu'à lui et lui consacra sa virginité. Afin de demeurer fidèle à son vœu, plus que jamais elle résolut de fuir le monde et ses séductions. Retirée dans la demeure de ses parents, elle y passait les jours et les nuits à converser avec son divin Epoux : *Et diebus et noctibus non vacabat a colloquiis divinis et oratione.* Les bras tendus vers lui, au cours de ces doux entretiens, elle sentait son cœur brûler pour son Dieu d'un amour tout céleste.

Et que disait-elle donc à Notre-Seigneur, cette douce vierge ? Connaissant la fragilité de la nature humaine, elle le suppliait de l'aider à garder le précieux trésor de sa chasteté, elle lui demandait la grâce de résister victorieusement aux révoltes de la chair, aux séductions du monde, aux tentations du démon : « Seigneur, redisait-elle sans cesse, daignez conserver immaculés mon corps et mon cœur, et les préserver de toute souillure. » Comme toutes les jeunes filles, elle aimait à chanter, mais laissant de côté tout chant profane, toute chanson obscène ou simplement légère, ses lèvres virginales ne modu-

laient que de saints cantiques qu'elle accompagnait sur sa harpe : *Cantantibus organis Cœcilia virgo soli Deo decantabat.* Et comme si cela n'eût pas suffi pour la conserver pure, elle portait sur sa tendre chair un rude cilice ; elle pratiquait la mortification la plus sévère, pour éteindre dans ses membres pleins de vie le feu des passions qui, depuis le péché originel, brûle en toute chair humaine : *Cilicio Cœcilia membra domabat, Deum gemitibus exorabat.*

Dieu récompensa tant de prières et de bonne volonté ; il chargea un de ses anges de veiller visiblement sur cette vierge qui s'était consacrée à lui et de la défendre de toute profanation.

Jeunes filles qui m'écoutez, voulez-vous, comme sainte Cécile, demeurer pures et conserver intact votre plus précieux trésor ? Imitez cette vierge sage et prudente : comme elle priez, comme elle fuyez le monde et ses occasions dangereuses, comme elle menez une vie sérieuse et austère. Sans doute, vous n'êtes pas toutes appelées à vous consacrer à Dieu, mais même si Dieu vous destine à l'état du mariage, vous avez intérêt à imiter notre Sainte pendant votre jeunesse et à mener une vie sage et pure. C'est le plus sûr moyen d'appeler les bénédictions de Dieu sur votre avenir, le plus sûr moyen aussi de mériter l'estime du monde et de gagner le cœur des jeunes gens sérieux, les seuls capables d'assurer le bonheur de votre vie.

II

C'est ce qui arriva pour sainte Cécile. Malgré son application à vivre cachée, malgré son désir de ne point attirer l'attention du monde auquel elle avait renoncé, un jeune patricien nommé Valérien la remarqua et, plein d'admiration pour sa vertu, la demanda en mariage à ses parents. Ceux-ci ayant accueilli sa requête, Cécile, pour leur obéir, consentit à se laisser fiancer à ce jeune homme malgré le vœu de virginité qu'elle avait fait. Et cependant elle était bien résolue à demeurer fidèle à ce vœu... Comment concilier sa résolution avec l'ordre de ses parents ? Elle eut recours à la prière : « Vous savez, Seigneur, dit-elle, que je me suis consacrée à vous sans réserve. Daignez donc m'aider à demeurer fidèle à mon engagement. Mes parents veulent que j'épouse le jeune et noble Valérien ; allumez dans son cœur une flamme semblable à celle dont mon cœur est embrasé. » Cette fois encore, Dieu va exaucer sa prière. Il n'a permis cette épreuve que pour faire éclater la fidélité de son épouse et lui fournir l'occasion d'exercer l'apostolat près de celui qui demande sa main.

Le jour des épousailles arrivé, un cortège nuptial éclairé de torches conduisit Cécile à son époux qui l'accueillit au seuil de son palais. Durant le festin des noces qui suivit, musiciens et chanteurs firent retentir la salle de concerts harmonieux. Mais toute recueillie en Dieu, Cécile lui redisait sa prière avec une ferveur redoublée : « Que mon corps et mon cœur demeurent toujours purs, ô mon Dieu ! De grâce, faites que ma pudeur ne souffre point d'atteinte ! »

Le festin terminé, Cécile et Valérien se retirèrent dans leur appartement. — « Cher ami, dit Cécile dès qu'ils y furent seuls, j'ai un secret à te confier ; jure-moi que tu sauras le respecter. » Valérien le lui ayant promis, elle continua : « J'ai pour protecteur un ange du ciel, qui veille sur moi avec sollicitude et garde ma virginité que j'ai consacrée à Dieu. Prends garde de provoquer la colère de Dieu en faisant quoi que ce soit qui me rende infidèle à mon vœu. »

Impressionné par cette menace, saisi de respect, surtout, pour sa jeune compagne, Valérien ne fit aucune objection ; il demanda seulement : « Ne puis-je voir cet ange moi-même ? — Tu le peux, répondit Cécile, mais seulement après avoir reçu le baptême. »

Valérien était encore païen. Sur les indications de sa vertueuse épouse, il se rend donc aux catacombes, où la persécution retenait le pape Urbain. Celui-ci l'instruit en hâte et lui confère le baptême. Tout humide encore de l'eau sainte, il revient trouver son épouse pour lui dire son bonheur ; il la trouve en prière et, ô miracle ! aperçoit à ses côtés un ange resplendissant. Cette vision céleste remplit le jeune patricien d'une sainte frayeur, mais bientôt, remis de son trouble, il va raconter à son frère Tiburce les merveilles dont il a été le témoin. Sa belle-sœur sainte Cécile l'instruit à son tour ; le pape Urbain le baptise lui aussi, et le jeune homme a, comme son frère Valérien, le privilège insigne de contempler de ses yeux l'ange gardien de Cécile.

La conversion des deux frères ne tarda pas à être connue. Arrêtés, ils furent condamnés à mort et conduits au supplice. Ils eurent ainsi le bonheur de recevoir la glorieuse couronne du martyre. C'était là pour sainte Cécile une grande et noble conquête. Ah ! si toutes les femmes chrétiennes déployaient le même zèle pour la conversion et la sanctification de leurs maris et des différents membres de leur famille ! Apôtre zélée autant que vierge fidèle, sainte Cécile était heureuse d'avoir gagné à Jésus-Christ deux êtres qui lui étaient chers et de les lui avoir offerts comme un présent bien agréable. Mais elle allait bientôt être appelée à les suivre.

III

Son mariage avec Valérien la rendait héritière de ses biens. Le préfet de Rome Almachius avait condamné à mort les deux frères autant pour s'emparer de leurs richesses que pour les punir d'avoir embrassé la religion chrétienne. Après leur supplice, il envoya donc des soldats pour s'emparer de leurs biens et les lui amener. Mais déjà il était trop tard : Cécile, usant de son droit, les avait distribués aux pauvres. Elle en informe les envoyés du préfet et leur parle de Jésus-Christ en termes si persuasifs qu'ils se convertissent et reçoivent le baptême des mains du pape Urbain. De plus, afin de permettre à celui-ci de mieux exercer son ministère, elle lui offre l'hospitalité dans sa maison qui désormais ne cessera plus d'être un sanctuaire.

C'en était trop. Déçu dans son avarice, Almachius la fait arrêter et amener devant son tribunal. Pleine de courage, Cécile répond à l'interrogatoire qu'on lui fait subir et professe sa foi en termes si éloquents, se déclare chrétienne avec tant de fierté que beaucoup d'assistants se convertissent et s'écrient : « Nous aussi, nous sommes chrétiens ! »

N'obtenant rien, le préfet la fait jeter dans une étuve chauffée par un grand feu, mais Cécile n'en éprouve aucun mal. Il ordonne alors au bourreau de lui trancher la tête. Soit émotion, soit maladresse, celui-ci s'y reprit à trois fois, mais il ne put, tant sa main tremblait, faire tomber la tête de l'intrépide vierge. Effrayé il s'enfuit, laissant son innocente victime à demi décapitée et respirant encore. Cécile employa tout ce qu'il lui restait de vie à bénir le Seigneur et à confirmer dans la foi les chrétiens qui l'entouraient. Enfin, au bout de trois jours, elle rendit sa belle âme à Dieu et s'envola au ciel recevoir la triple couronne des apôtres, des martyrs et des vierges.

Là-haut, en compagnie des anges, elle continue, comme elle le faisait ici-bas, à chanter les louanges de Dieu. Imitons sa pureté, son zèle et son courage ; prenons part comme elle aux chants des saints offices ; que les voûtes de nos églises retentissent de nos pieux accents. Ils seront le prélude des chants de triomphe et de bonheur qu'en la compagnie de sainte Cécile nous ferons un jour monter vers le trône de Dieu durant l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE DON DE DIEU

Mes frères,

Tant qu'il est sur la terre, l'homme n'aime jamais parfaitement parce qu'il ne se donne jamais totalement. Or, vous le savez, la caractéristique de l'amour, c'est le don complet de soi sans restriction, sans réserve, sans retour. Je sais bien que les hommes s'en vont répétant à plaisir qu'ils aiment de tout leur cœur ; mais ce n'est là qu'une formule, et si vous les suivez au chemin de la vie, vous verrez que les actes démentent leurs paroles et qu'ils avaient promis beaucoup plus qu'ils ne donnent. En réalité le cœur de l'homme est étroit ; nous aimons peu et souvent nous aimons mal. Après avoir promis beaucoup à ceux que nous croyons aimer, nous donnons un peu de notre bien, beaucoup moins de notre temps, presque rien de notre cœur.

Le plus souvent, ce que nous aimons dans les autres, c'est ce qui nous plaît et nous flatte dans leurs qualités d'esprit ou de cœur ; c'est leur nom, leur fortune, leur influence, leur générosité ; au fond c'est nous que nous aimons et non pas eux. Etre aimé pour soi-même, c'est ce qu'il y a de meilleur dans l'amour, c'est aussi ce qu'il y a de plus rare. Au reste, à supposer que l'amour parfait existât en ce monde, il serait nécessairement éphémère, car l'expérience établit qu'il est des obstacles contre lesquels tout amour humain vient infailliblement se briser, à savoir : le temps, l'absence, l'ingratitude. Le temps enlève à l'amour l'attrait de la nouveauté, l'absence le prive du plaisir de l'expansion, l'ingratitude supprime totalement sa raison d'être. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tout ici-bas subit l'action du temps ; tout s'use en ce monde, la haine et l'amour.

Oui, m. f., une des plus humiliantes infirmités du cœur humain est certainement sa promptitude à oublier. On ne pense pas longtemps à ce qu'on ne voit plus ; l'éloignement affaiblit et finit par déraciner, quand il se prolonge, les affections les plus solides. « Loin des yeux, loin du cœur, » a dit la sagesse des nations. C'est ce travers de notre esprit qu'un contemporain stigmatisait en ces termes : « Le cœur de l'homme est plein d'oubli. » C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli. L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe, qu'un autre amour dans l'âme, et la larme qui tombe n'est pas séchée encore que la bouche sourit et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit. Oui, nous le savons pour l'avoir éprouvé, les chemins de l'amitié se couvrent de ronces quand ils ne sont pas fréquentés : ronces de l'indifférence et ronces de l'oubli.

Cela est vrai de l'amour humain, essentiellement égoïste, intéressé. Mais le cœur de Dieu est plus grand que le nôtre et l'ingratitude, pas plus que le temps ou l'absence, n'est capable de porter atteinte à son amour. Retranchez aux affections humaines tout ce qui s'y mêle d'imparfait : l'insuffisance, l'impuissance, l'inégalité, l'inconstance ; retranchez tout cela, mais laissez tout le reste, tout ce qui dilate, épanouit, apaise et rend heureux ; laissez la sympathie, la confiance, l'abandon, la sécurité, le don de soi ; élevez toutes ces choses jusqu'à la perfection la plus haute, et vous n'aurez encore qu'une très faible idée de ce qu'est l'amour de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus réside au tabernacle et là il se donne et nous donne avec lui ce qu'il est et ce qu'il a, dans la mesure où la créature est susceptible de recevoir le don divin.

I

Et d'abord l'amour de Jésus le retient au milieu de nous. Quelques jours avant de subir le supplice de la croix, l'âme du Sauveur se trouvait partagée entre deux sentiments opposés : la fin de son douloureux pèlerinage approchait ; sa sainte Humanité allait bientôt entrer dans la gloire, après qu'aurait été consommée l'œuvre de notre rédemption. Voilà pourquoi le cœur du Maître surabondait de joie. Mais qu'allait devenir, loin de son pasteur, le petit troupeau de fidèles groupés autour de sa personne ? A la pensée de quitter sa Mère, si malheureuse et si bonne, son Eglise, si frêle, si chancelante, ses apôtres, si faibles, si inconstants, les foules d'Israël qui l'avaient suivi avec tant de persévérance sur les routes de Judée et de Galilée, à cette pensée, un nuage de tristesse voile le front du Sauveur et, en-

veloppant d'un même regard d'amour toutes ces âmes qui lui étaient si chères, il laissa tomber de son cœur et de ses lèvres cette promesse qu'il devait tenir si fidèlement : « *Non relinquam vos orphanos.* Je ne vous laisserai pas orphelins. »

Le Sauveur va trouver dans les trésors de sa toute-puissance le moyen de contenter ce double désir de son cœur : retourner à son Père et rester près de nous. En même temps qu'il siégera à la droite de Dieu, dans les splendeurs de l'éternité, il sera l'hôte fidèle de nos tabernacles, résidant nuit et jour, jusqu'à la fin des siècles, au milieu de ceux qu'il a rachetés au prix de son sang. Quand on aime véritablement, ce qui est rare, mais non pas inouï, Dieu merci, rester près de ceux qu'on aime, c'est le premier besoin du cœur ; vivre dans l'intimité des personnes auxquelles nous unissent les liens du sang ou de l'amitié, les voir, leur parler, les entendre, leur faire plaisir ou leur faire du bien, c'est la joie suprême pour un cœur délicat ; aux heures, si nombreuses, de l'épreuve, ces amis, ces proches sont là pour nous aider à porter le fardeau de la vie ; leur seule présence constitue pour nous la plus douce des consolations.

Pareillement nos joies se trouvent décuplées quand nous pouvons les leur faire partager. « *Nullius boni sine socio jucunda est possessio,* » disait un ancien. Que les circonstances nous imposent une séparation, c'est le cœur brisé que nous en subissons l'épreuve ; notre pensée est tout entière à nos chers disparus : après avoir vécu de leur présence, nous vivons de leur souvenir. Pauvres unions de la terre, si lentes à se former, si promptes à se briser, elles nous charment un jour, mais à peine en avons-nous savouré les joies, que la séparation ou la mort viennent y mettre un terme, sans que nous puissions rien faire pour retenir près de nous ceux que nous avons aimés, et notre pauvre cœur oscille perpétuellement entre le regret, le souvenir et l'espérance.

Mais ce qui est impossible à l'homme, n'est qu'un jeu pour la toute-puissance divine ; et, pour réaliser ce désir de son cœur, le Maître n'a pas reculé devant les dernières humiliations — or l'amour se mesure à l'étendue des sacrifices qu'il consent. Quand le Verbe de Dieu avait échangé les splendeurs de la gloire pour la pauvre grotte de Bethléem, quand il avait renfermé son immensité dans les étroites proportions d'un petit corps d'enfant, il était descendu bien bas, et pourtant, au tabernacle, il nous apparaît plus anéanti encore.

A la crèche Jésus, pauvre et humble, manquait de tout ; mais pendant qu'il dissimule l'éclat de sa divinité sous le voile de l'impuissance et de la pauvreté, le ciel retentit de ses louanges et les anges annoncent à la terre la naissance de l'Enfant-Dieu et les rois de l'Orient viennent déposer à ses pieds l'hommage de leurs adorations. Son apostolat à travers la Judée et la Galilée est dur, laborieux ; il y est en butte à la haine de la synagogue, à la jalousie des pharisiens, mais sa voix commande en maître aux éléments, à la maladie et à la mort. Les gloires du Thabor précéderont les ignominies du Calvaire. Quand son heure est venue, il se laisse mettre en croix, mais il y meurt en Dieu. A son dernier soupir, la nature prend le deuil et les païens eux-mêmes, frappés de stupeur, proclament sa divinité. Dans l'Eucharistie, plus rien ! C'est l'anéantissement poussé à sa dernière limite. Au tabernacle, en effet, pas un seul rayon de gloire ; la divinité se dissimule dans l'ombre, le silence et le mystère. Les modestes apparences d'un peu de pain et de vin, voilà tout l'appareil derrière lequel se cache la majesté d'un Dieu.

Du fond de son tabernacle, où l'amour retient celui que les cieux ne peuvent contenir, il pourrait châtier les incrédules et les impies qui méconnaissent ses bontés, blasphèment son nom et persécutent son Eglise. Il ne le fera pas, ses bras toutpuissants sont liés. Il n'y a que son cœur qui soit libre et ce cœur divin continue à battre pour les indifférents qui le laissent dans cette solitude où il s'est enfermé pour eux ; il continue à poursuivre des prévenances de sa grâce les profanateurs eux-mêmes qui viennent lui donner le baiser de Judas. Ni les froideurs, ni les mépris, ni les outrages ne parviennent à décourager sa patience et son amour qui est à l'épreuve du temps, de l'absence et de l'ingratitude.

Voilà ce que Notre-Seigneur supporte tous les jours afin de pouvoir rester avec nous. Si du moins nous savions le dédommager des injures et des indifférences de la foule par nos assiduités et notre fidélité ! Mais le Maître n'est-il pas au milieu de nous comme un étranger ? Qui se douterait, en nous voyant prendre tant de liberté dans nos églises, que celui que les saintes espèces cachent, à nos yeux de chair, est notre Dieu? Un jeune musulman élevé dans un collège catholique d'Orient, disait à un de ses maîtres : « Mon Père, c'est votre Dieu qui est dans l'ostensoir et vous ne pleurez pas quand vous le regardez ? » Expression naïve d'un sentiment délicat qui devrait être le nôtre, au souvenir des bontés de Notre-Seigneur qui pousse la condescendance jusqu'à se faire notre hôte.

Pendant que les anges, prosternés autour du tabernacle, adorent la majesté divine, quelle est notre attitude, quels sont nos égards pour sa sainte présence ? J'ai été témoin, il y a quelques années, de la vénération dont on entoure le Saint Sépulcre qui renferma, pendant quelques heures, la dépouille mortelle du Sauveur, et cependant, à tout prendre, le Saint Sépulcre est un tabernacle vide : le Maître n'y est plus. Tandis que dans le plus humble de nos sanctuaires, sous la moindre des parcelles de l'hostie sainte, Jésus est tout entier avec toute sa puissance, aussi vivant, aussi aimant qu'il l'est au ciel.

II

Rester près de ceux qu'on aime est un premier besoin du cœur, qui ne saurait le satisfaire pleinement, car il n'a de repos que lorsqu'il est uni aux personnes qu'il aime.

Par l'incarnation, dit un saint Père, le Fils de Dieu avait épousé notre nature, mais sans se com-

muniquer à nos personnes ; en entrant dans la grande famille humaine, il était devenu notre frère, mais sans s'unir directement à chacun de nous ; il était apparu sous une forme sensible, mais un seul lieu de la nature avait reçu l'empreinte de ses pas ; un seul peuple, une seule génération avait joui du bonheur de le voir et de le posséder pendant quelques années seulement. Pour que cette nouvelle alliance que Dieu faisait avec sa créature fût plus immédiate et plus intime, il convenait que les mystères accomplis en un seul lieu se répétassent dans le monde entier, bien que sous une forme différente, afin que tous les fidèles pussent jouir du bonheur de posséder Dieu et de s'entretenir avec lui.

Celui qui multiplia les pains au désert, va se multiplier lui-même pour faciliter à tous l'accès de sa personne, pour que tous les fidèles puissent venir l'adorer en esprit et en vérité comme il l'avait promis à la Samaritaine, sur la margelle du puits de Jacob. Ce n'est pas assez pour son amour d'habiter dans des sanctuaires faits de mains d'hommes, il veut que nos corps soient ses tabernacles. S'enveloppant de voiles mystérieux, il se cache sous les frêles apparences d'un aliment que nous puissions manger ; de la sorte, il s'unira à notre chair et à notre sang et nous rendra participants de sa nature divine. Et voyez les merveilles qu'opère en nous sa sainte Présence. De même que le pain dont se nourrit notre corps se change en un sang généreux qui, du cœur, est projeté dans tous les organes et va communiquer à chacun la vie qui lui est propre : aux bras la vigueur, aux nerfs la sensibilité, aux muscles l'élasticité, au visage la beauté, ainsi, par la communion, Jésus s'unit à notre être tout entier, communiquant à chacune de ses parties la vie qui lui convient : à l'intelligence la foi, au cœur la charité, à la volonté la force, au corps la pureté.

Au temps de sa prédication apostolique, quand les foules se pressaient autour de Notre-Seigneur, pieusement avides de recueillir ses enseignements, les femmes d'Israël s'efforçaient de parvenir jusqu'à lui pour lui faire toucher leurs enfants et leurs malades, car elles savaient qu'une vertu secrète s'échappait de sa personne. Ce qu'a pu le contact tout extérieur de Jésus, pendant sa vie mortelle, l'union eucharistique le réalise dans une beaucoup plus large mesure, elle surpasse en perfection toutes les unions de la terre. Par la communion nous ne faisons qu'un avec Notre-Seigneur et, sans perdre notre identité, nous demeurons dans le Christ et le Christ demeure en nous tant que subsistent les espèces sacramentelles. Si vous mêlez ensemble, dit S. Cyrille, deux fragments de cire chauffés au même feu, il s'opère entre eux une fusion tellement intime qu'on ne les distingue plus l'un de l'autre. Ainsi quand nous recevons le corps du Sauveur, nous lui sommes tellement unis que nous ne faisons plus qu'une seule et même chose avec lui.

Prenez une masse de fer lourde, inerte et déjà entamée par la rouille ; tant qu'elle sera froide, elle conservera sa raideur et sa dureté ; vous pourrez la briser, vous ne la plierez pas ; jetez-la dans une fournaise ardente, peu à peu elle prend l'aspect du feu, la rouille s'écaille et tombe, les molécules les plus intimes s'ébranlent et, si la chaleur continue, la masse finit par se fondre tout entière jusqu'à devenir un ruisseau de feu. Prenez une âme endurcie dans l'indifférence et la tiédeur et jusqu'ici réfractaire à la grâce ; après l'avoir préalablement purifiée, jetez-la dans la fournaise eucharistique ; la chaleur du cœur de Notre-Seigneur la pénétrera tout entière ; arrivera un moment où la rouille des mauvaises habitudes aura disparu, on ne la reconnaîtra plus, car elle aura pris les pensées, les aspirations, les sentiments de celui dont, un instant, elle a partagé la vie divine.

Dans les chastes étreintes de la communion, Jésus nous communique ce qu'il est et ce qu'il a. Or il est la sainteté et la pureté mêmes ; corps vierge, pris dans les entrailles immaculées d'une Vierge, il nous inspire, avec un irrésistible amour pour son adorable pureté, un ardent désir d'en reproduire quelque chose dans notre vie. Voilà pourquoi les saints, jaloux de mener sur la terre la vie des anges, avaient tant d'ardeur pour la communion. Au contact si pur du Dieu de l'Eucharistie, leurs âmes, soulevées par un flot de grâce au-dessus des réalités misérables de cette vie, se perdaient dans les délices de l'union divine.

La sainteté de Notre-Seigneur, au tabernacle, agit sur nous à la façon d'un idéal, par sa présence et par son rayonnement ; en même temps qu'elle force l'admiration, elle nous incline à l'imitation. Quand les jeunes Athéniens passaient devant les frises du Parthénon ou les merveilleuses statues de Phidias, ils devenaient artistes à cette muette école de l'art, car, à leur insu, un idéal de beauté esthétique pénétrait leur âme et épurait leur goût. C'est dans leurs longues méditations, devant la blanche hostie de nos tabernacles, que les saints s'enflammaient d'amour pour la beauté de l'innocence et que leurs cœurs se purifiaient chaque jour davantage.

Les transformations qu'elle a opérées dans l'âme des saints, l'Eucharistie peut encore les réaliser en nous. Oui, si l'homme vaut par l'élévation des idées et la trempe du caractère, je ne sais rien de mieux que la communion, pour imprimer sur notre front cette double marque de la virilité. Quelle source meilleure et plus féconde que celle-là pour alimenter les énergies dont vous aurez besoin, en face des obligations, parfois bien austères, qui vous attendent ? Quel foyer plus ardent que le cœur de Jésus pour raviver les saints désirs qui soulèvent les âmes vers les régions de l'idéal et de la vertu ? Non, le terre à terre des idées et la mollesse du cœur ne sont pas compatibles avec le commerce habituel et intime du Dieu dont l'amour a fait les martyrs et les vierges.

Le Dieu de l'Eucharistie ne se contente pas de nous montrer l'idéal ; en même temps qu'il le propose à nos efforts, il met à notre service les énergies nécessaires pour faire passer dans la pratique de notre vie les saints désirs que nous inspire son amour. La communion nous fortifie et contre les ennemis du dehors et contre les attaques du dedans.

Après le démon, l'adversaire le plus irréductible de

notre salut est certainement le monde, qui semble s'être donné le triste rôle d'exploiter à son profit toutes les faiblesses du cœur humain. Les saints Pères, voulant nous donner une idée de ce qu'est le monde, le comparent à une fournaise. Dans le brasier du monde, comme dans tout autre feu, il y a ce qui brille et ce qui brûle. Ce qui brille dans le monde, c'est l'attrait des plaisirs, l'éclat du rire, le bruit des fêtes ; ce qui attire et fascine les pauvres âmes, ce sont ces maximes d'une morale facile, dont la souple indulgence, toujours prête à absoudre toutes les faiblesses, ne réussit que trop à calmer les consciences tourmentées d'un reste de vertu. Ce qui brille, c'est le faux espoir de l'impunité — *Peccavi et quid mihi accidit triste ?* — c'est l'étrange illusion que le fruit défendu gardera toujours sa saveur première, c'est la perspective indéfinie d'une vie de plaisirs intenses et de sensations éternellement jeunes. Illusion et mensonge, car en s'approchant de ce qui brille, on se laisse prendre à ce qui brûle et à peine le pécheur a-t-il porté à ses lèvres la coupe empoisonnée du plaisir, que déjà la mort est entrée dans son âme : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce ego morior*. (I Reg., XIV, 43).

Quand l'Océan prend au rivage une victime, il ne rend jamais qu'un cadavre. Malheur aux imprudents qui s'aventurent trop près : la vague du monde les saisit et après les avoir roulés dans son flot boueux, les rejette à la rive, et dans quel état ! Les passions ont sitôt fait de tarir la sève de vie divine qui coule dans une âme ! Mais la vertu des fidèles adorateurs de l'Eucharistie est à l'abri de pareilles surprises. S. Bernard nous assure que l'hostie de nos tabernacles, en descendant dans nos cœurs, y détruit jusqu'aux moindres germes de l'esprit du monde pour leur substituer les ardeurs de la divine charité.

Le monde est un adversaire puissant, mais il n'agit pas toujours, il n'est pas toujours là ; l'ennemi du dedans est plus à redouter, car il est dans la place et nous le portons en nous : c'est la concupiscence. Pour vous faire toucher du doigt les ravages que fait en nous cette dernière, permettez-moi une question. Est-ce que de ces luttes intimes et quotidiennes qui n'ont le plus souvent pour témoin que le regard de Dieu et de ses anges, vous sortez toujours le front haut, le cœur pur, ou bien n'en seriez-vous pas réduit, par la force de l'habitude, à signer chaque jour d'humiliantes capitulations, vous faisant tour à tour, selon le vent de la tentation, l'esclave du respect humain, de l'égoïsme, de la sensualité ou de la luxure ? Si vous êtes sincères, vous conviendrez qu'il faut une force plus qu'humaine, pour faire contrepoids à de si puissants entraînements.

Il y a en effet, dans notre vie, des heures douloureuses où ce vent de la tentation passe sur nos âmes avec tant de violence qu'il y allume de véritables incendies. Qu'est-ce qui calmera l'ardeur de ces flammes dévorantes ? C'est la rosée eucharistique. En purifiant notre chair, elle en diminue peu à peu les révoltes et substitue à ses humiliantes convoitises les ardeurs de la charité divine. Dès lors la pratique de la vertu nous devient chaque jour plus facile, notre volonté se fortifie dans la lutte, nous y prenons plaisir et l'habitude de vaincre finit par nous rendre invincibles.

* *

Il est raconté au troisième livre des Rois que le prophète Elie, fuyant la colère de Jézabel, s'était engagé dans le désert qui conduit à la montagne d'Horeb. Après avoir marché toute une journée, sans avoir rien pris, n'en pouvant plus, il se laissa tomber au pied d'un genévrier sauvage, en priant Dieu de le laisser mourir ; puis, la fatigue l'emportant, il s'endormit. Quand il s'éveilla, il trouva auprès de lui un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau fraîche ; il but et mangea et se rendormit. Peu après, l'ange du Seigneur vint l'éveiller et lui montrant un second pain : « Prends et mange, lui dit-il, car il te reste une longue course à fournir. » Le prophète obéit et il fut tellement réconforté par cette nourriture miraculeuse, qu'il marcha pendant quarante jours et quarante nuits sans défaillir.

Je ne sais pas, m. f., s'il vous reste une longue course à fournir avant que d'atteindre les rivages de l'éternité. Ce que je sais, c'est que, au cours de votre pèlerinage à travers le désert de la vie, votre volonté aura ses heures de lassitude, de découragement. Où trouverez-vous la force de supporter, sans faiblir, le choc de la souffrance ? C'est dans la communion. Oui, le Dieu qui a réjoui votre jeunesse viendra encore, et quand le froid de la mort se sera glissé dans vos membres épuisés, c'est au soleil de l'Eucharistie que vous viendrez demander d'échauffer et d'éclairer le dernier soir de votre vie. En attendant avec confiance l'heure de l'entrevue suprême, redisons avec amour la prière que faisait dans le plus pieux de ses ouvrages le chantre inspiré de la poétique Provence : « Reste avec nous, Seigneur, pour l'étape dernière. Le siècle va finir dans une angoisse immense, nous avons peur et froid dans la nuit qui commence. Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons. » Celui qui fait ses délices de vivre au milieu des enfants des hommes, exaucera ce désir suprême de votre cœur, c'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

CXLIV

LE SCRUPULE

Simplicitas justorum dirigat viam ejus.
La simplicité des justes dirigera leur voie. (Prov., XI, 3).

La simplicité des justes comprend un certain nombre de belles et utiles vertus. Parmi ces vertus, les maîtres de la vie spirituelle reconnaissent, comme propres aux âmes droites et candides, l'exemption de scrupules. Le scrupule est assez nuisible et assez fréquent pour que je lui consacre un entretien. Ce sera celui d'aujourd'hui.

Scrupule vient d'un mot *(scrupulus)* dont les Latins se servaient pour désigner le petit caillou qui, parfois, s'introduit dans la chaussure du marcheur. Ceux qui ont fait l'expérience de ce petit caillou savent combien il rend la marche gênante. C'est une image assez ressemblante de ce que, dans l'ordre moral, le scrupule fait éprouver à ses victimes. Elles ne peuvent avancer, c'est-à-dire faire un acte, sans souffrir. Elles se blessent à chaque pas. Tout progrès leur devient douloureux et, par suite, difficile.

Le scrupule se définit : *Une crainte mal fondée de pécher ou d'avoir péché.* C'est comme une révolte de la partie sensible de l'âme contre la raison. Le scrupuleux a la sensation d'un péché là où sa raison reconnaît qu'il n'y en a point, ou encore d'une faute mortelle là où sa raison ne peut reconnaître qu'une faute vénielle. Théoriquement, il sait bien qu'il n'a pas lieu de craindre ; mais, par une faiblesse inexplicable, il ne peut s'empêcher d'avoir peur.

Dans leur langage inexact, les mondains taxent souvent de scrupule la fuite des moindres fautes. C'est une erreur. Celui qui voit du mal dans les moindres fautes est parfaitement dans le vrai. Il a raison de les apprécier comme il le fait et de les éviter. La délicatesse de conscience n'est pas du tout le scrupule.

Enfin le scrupule n'est pas, non plus, le doute proprement dit. Il est, en morale, bien des incertitudes. Mais ces doutes sont raisonnables ; on trouve de part et d'autre, quand on veut les résoudre, des motifs sérieux entre lesquels l'esprit ne sait quelle décision formuler. Le scrupule, lui, est essentiellement déraisonnable. C'est une angoisse qu'on sait mal fondée, mais qu'on subit quand même.

Je dépeindrai d'abord le scrupuleux. — Puis je dirai à quoi l'expose le scrupule. — Enfin j'expliquerai comment son mal peut se guérir.

I

Le scrupule consiste essentiellement, nous venons de le dire, à voir du mal où il n'y en a point. Lorsque cette erreur découle d'une apparence de raison et conserve les allures d'une opinion sereine et modérée, les moralistes la traitent avec une indulgence relative. Ils disent que, comme la croissance des mauvaises herbes dans une terre nouvellement défrichée témoigne de la fertilité du sol, ainsi le scrupule dans les nouveaux convertis est en quelque chose un signe favorable. Ils le regardent même comme un indice des bonnes âmes. Ils ont, en conséquence, pour les scrupuleux, des paroles de miséricorde et compatissent à leurs souffrances. Mais je dois ajouter que les malades de cette espèce se montrent faciles à guérir et entendent volontiers raison.

Quand le scrupule grandit, se confirme et s'opiniâtre dans son mensonge, il prend rapidement les proportions d'un vice capital et devient un véritable fléau. Il cause alors à la vie morale des altérations profondes et devient la cause d'un détraquement considérable. Alors, les écrivains spirituels s'indignent et se montrent d'une sévérité inaccoutumée.

Le scrupuleux parvenu à cette phase de sa maladie, n'est plus maître de lui-même. Il est comme obsédé par l'idée du péché. Il se demande sans cesse s'il n'en va pas commettre soit un, soit même plusieurs. Quel que soit l'objet sur lequel tombe son regard, il se demande si cet objet ne pourrait point, par quelque endroit, donner lieu au péché. Entre-t-il en prière ? Il ne pense qu'aux distractions dont elle peut être l'occasion. Il la commence avec une contrainte excessive et comme en tremblant. Et si, tout à coup, il s'aperçoit d'une distraction, il recommence une fois, deux fois, et plus encore, les formules qu'il croit avoir mal dites.

Aussi bien, la crainte des tentations le suit partout. Il n'est rien qui ne lui en donne. La peur qu'il en a, fait qu'il en est assailli à tout propos. Il ne croit jamais, non plus, qu'il les repousse assez fortement. Au lieu de s'en tenir, pour leur résister, à un acte de volonté, il a recours à des actes extérieurs, des paroles, des gestes, des mouvements corporels. Quand elles sont passées, il se livre, pour savoir s'il n'y a pas consenti, à un examen minutieux et interminable. Ces menus cas de conscience, dignes à peine d'un rapide coup d'œil, sont pour lui l'occasion d'un débat prolongé. Il y passe une heure. Au bout d'une heure, je dois l'ajouter, il n'y voit pas plus clair qu'auparavant.

Son examen de conscience pour la confession lui est une vraie torture. Sa conscience ressemble à un écheveau emmêlé dans lequel on ne pourrait mettre aucun ordre. Que Dieu lui pardonne la longueur et le peu de précision de ses confessions ! Absorbé par la crainte d'en trop dire ou de n'en dire pas assez, il emploie des circonlocutions si obscures et parfois si contradictoires, qu'il est impossible de savoir s'il a péché ou non. De même, aucun aveu ne le contente. Il a fait des confessions générales ; mais il voudrait sans cesse les recommencer. Elles n'épuisent jamais la matière. Si on le laissait libre, il redirait cent fois des fautes anciennes qu'il a déjà accusées cent fois. Il se croit incapable aussi d'avoir la contrition... Enfin il n'est point satisfait des décisions qu'on lui donne. Il a toujours des motifs de penser qu'elles ne s'appliquent point à lui et qu'on l'a mal compris. Il porte de confesseur en confesseur sa conscience tourmentée, sans réussir à trouver la paix. Il consulte tout le monde, mais ne croit personne.

S'il écoute les prédicateurs ou lit quelque livre de spiritualité, il prend pour lui, non ce qu'ils disent d'encourageant, mais ce qu'ils disent de sévère. Il écarte les leçons qui lui conviendraient et s'applique tout ce qui regarde des états d'âme différents du sien. Bref, c'est un homme dévoyé et affolé, sans lumière et sans consolation, plein d'angoisses incessantes, profondément malheureux.

Il n'est pas nécessaire, pour être scrupuleux, de vérifier en soi-même tous les détails de l'énumération qui précède. Il suffit de se reconnaître à quelques-uns. Le scrupule, comme la plupart des maladies morales, supporte une grande variété de degrés. Le

portrait que je viens de tracer le prend à son plein développement. Mais on peut être vraiment scrupuleux sans aller jusque-là.

II

On a dû s'en rendre compte par les traits qui précèdent, le scrupule nettement caractérisé et opiniâtre est un mal des plus funestes.

Premièrement, il conduit au malheur ; il aveugle l'esprit, trouble la conscience, met le cœur à la torture. Celui qui s'y laisse aller n'a plus de joie. Le service de Dieu, qui devrait le rendre heureux, lui est douloureux et pénible. Il ne trouve dans la piété aucune des douceurs dont elle devrait inonder sa vie.

Deuxièmement, le scrupule paralyse les facultés morales et rend incapable de tout progrès un peu sérieux. L'homme n'a qu'une certaine quantité d'activité à dépenser. Quand cette activité s'use dans des puérilités, il n'en reste plus pour les choses sérieuses. En absorbant, dans les mille riens dont il l'occupe, l'âme de sa victime, le scrupule lui rend impossibles les efforts nécessaires à l'acquisition des vertus chrétiennes.

Troisièmement, enfin, le scrupule décourage. « Mon joug est doux et mon fardeau léger, » disait Notre-Seigneur [1]. C'est vrai ; mais, pour le trouver doux et léger, il faut prendre ce joug tel que Notre-Seigneur l'a fait. Or, les scrupuleux le surchargent de telle façon qu'il devient absolument intolérable. Quand on voit des péchés partout, on finit par tout s'interdire. Alors on ne peut plus rien faire. Il en est qui, sous ce rapport, tombent dans des exagérations incroyables. Ils ne peuvent presque plus exécuter un mouvement, ni avancer d'un pas, ni prononcer une parole, sans se jeter dans des angoisses aussi effroyables que ridicules. La vie leur devient impossible...

Quand ils en sont là, les scrupuleux sont bien près de désespérer. Ou bien ils renonceront à ces vertus dont la pratique leur paraît si difficile. Ou bien ils refuseront de vivre davantage et chercheront dans la mort un refuge contre leurs angoisses. L'excès du scrupule a plus d'une fois conduit au suicide.

Un mal capable d'aboutir à de telles extrémités ne doit pas être négligé. Dès qu'une âme en ressent les premières atteintes, elle doit s'efforcer d'y porter remède.

III

Indiquons rapidement les moyens à l'aide desquels se guérit le scrupule.

1. Avant tout, il faut se rendre compte des causes qui le produisent.

Le scrupule vient quelquefois de Dieu. Non pas que Dieu inspire personnellement à personne les craintes déraisonnables dont le scrupule se compose. Mais il permet au démon de les inspirer, soit pour épurer ou humilier une âme, soit pour lui faire faire une expérience dont elle se servira plus tard en faveur d'autres scrupuleux. Dans ce cas, le malade doit tout particulièrement recourir à la prière. La prière a sa raison d'être même quand le scrupule vient d'une autre cause. Mais quand il vient de Dieu, qui ne le comprend ? elle s'impose d'une manière toute particulière.

Le scrupule naît parfois du commerce des scrupuleux. Le scrupule, en effet, a quelque chose d'épidémique : c'est une maladie qui se donne. Quand il vient d'une fréquentation de cette nature, le remède consiste à la cesser et à lui substituer la fréquentation de gens sages et justement pondérés.

Il en est encore qui sont scrupuleux par ignorance. Ils ne savent pas ou savent mal distinguer le permis du défendu, le dangereux du coupable, le consentement d'avec la tentation. On guérira ceux-là en les instruisant.

Enfin, bien des hommes doivent leurs scrupules à leur tournure d'esprit ou à leur tempérament. Ils ont une certaine subtilité d'intelligence qui les amène à ergoter sur tout, à tout retourner sous des faces diverses, à y voir ce que personne n'y voit, et, quand ils sont préoccupés de l'idée du péché, à analyser toute chose et y découvrir un côté par lequel elle peut devenir une faute. Si, avec cela, ils sont d'un tempérament nerveux ou mélancolique, s'ils ont la tête affaiblie, si leur imagination se laisse facilement frapper de quelque image coupable ou dangereuse, s'ils sont portés par caractère à se croire volontiers coupables de tout ce qui leur vient à la pensée, ils sont une proie toute préparée pour le scrupule.

A ceux-là, il faut conseiller le sang-froid et la simplicité. Qu'ils envisagent les choses de bonne foi, sans rien subtiliser ; qu'ils imitent la franchise et la rondeur des personnes les moins ergoteuses ; qu'ils apprécient toute chose suivant les lumières de la saine raison ; qu'ils se laissent moins impressionner par leurs tentations ; qu'ils se distraient fortement des images mauvaises dont ils sont poursuivis. En un mot, qu'ils conservent partout et toujours un calme imperturbable et un empire souverain et absolu sur eux-mêmes.

2. Il est certaines règles morales dont les scrupuleux doivent se souvenir souvent et se faire une rigoureuse application.

Ainsi ils se rappelleront que la pensée du péché à éviter ne doit pas tenir dans la vie morale plus de place qu'il ne lui en revient légitimement. Est-ce que vous n'avez pas d'autre pensée, à propos de la vie corporelle, que celle de la mort à éviter ? Vous prenez cette pensée quand il y a lieu. Mais quand rien ne la rend opportune, vous pensez à vous nourrir, à travailler, à vous reposer, et le reste. Aussi bien, convient-il de penser, dans la vie spirituelle, aux exercices de piété qu'il faut faire, aux vertus à acquérir, aux progrès à réaliser, aux récompenses à mériter, à Dieu qu'il faut aimer et servir, sans se laisser hypnotiser par l'unique pensée du péché comme par une idée fixe : idée qui amène à voir le péché partout, même là où il n'est à aucun degré et en aucune mesure.

Aussi bien, il y a autre chose à voir dans la prière que le péril où nous pouvons être de nous distraire. Pensons un peu plus au sens des paroles, aux intentions que nous avons à recommander à Dieu, etc.

[1] *Jugum meum suave est et onus meum leve.* (Math., XI, 30).